

**Zeitschrift:** Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire  
**Herausgeber:** [s.n.]  
**Band:** 26 (2019)  
**Heft:** 1: Die Schweiz : eine Kulturtransfertsgeschichte = La Suisse : une histoire de transferts culturels

**Buchbesprechung:** Literatur zum Thema = Comptes rendus thématiques

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Literatur zum Thema Comptes rendus thématiques

André Holenstein

**Mitten in Europa**

**Verflechtung und Abgrenzung in  
der Schweizer Geschichte**

Hier und Jetzt, Baden, 2. Aufl. 2015 (2014), 288 p.,  
Fr. 49.–

La question de l'utilité de l'histoire est posée de façon récurrente dans le débat médiatique et les historiens se voient sommés de justifier leur activité. André Holenstein ne cherche pas à répondre sur le même pied mais véritablement en historien. Et il prend parti dans l'ancien débat entre Marc Bloch et Lucien Febvre.

L'occasion de ce livre, écrit-il, est la désorientation «fondamentale» (p. 9) de la Suisse dans un monde multipolaire marqué par la globalisation et l'eurocéisation, dans lequel l'étroite neutralité suisse n'a plus de sens. Tandis que le «petit Etat» doit son bien-être, envié partout ailleurs, à son intégration dans les flux européens et mondiaux, il est isolé du point de vue de la politique étrangère. André Holenstein aspire à clarifier le débat en incitant à la réflexion historique. La longue durée signale des stratégies et des modes de résolution récurrents. Loin de constituer des leçons toutes prêtes pour le présent d'un passé censé être immuable, ils renvoient à la dimension précisément passée, donc changeante ou construite de l'action humaine, et incitent à la réflexion sur soi-même.

Au-delà, la motivation de ce livre consiste à écrire une histoire suisse vue comme un balancier entre interrelations et démarcations, deux mécanismes corollaires et dont le résultat reste toujours ouvert. Le livre nous plonge dans une histoire transnationale de la Suisse.

Loin de nourrir la compréhension de l'actualité par l'histoire du temps présent, André Holenstein consacre les deux tiers de ses développements à la Suisse d'avant 1798. Il déconstruit au préalable les légendes de la souveraineté: même après la paix de Bâle de 1499, les cantons se font confirmer leurs priviléges par l'empereur. L'idée de l'indépendance a été soufflée au représentant des Cantons au Congrès de Westphalie, Johann Rudolf Wettstein, par un représentant français pour les lier encore plus fortement au roi de France, contre la volonté des cantons catholiques. Quant à la neutralité, elle n'a pas été scellée par la défaite de Marignan de 1515, puisque tout en renonçant à une politique de grandeur, les cantons ont eu une présence massive sur la scène internationale par le biais du service étranger. La neutralité n'est réellement envisagée que lors du Congrès de Vienne en 1815, pour limiter l'action extérieure de la Suisse tout en confirmant son existence. La Suisse naît véritablement au XV<sup>e</sup> siècle, en un temps où fleurissent les ligues, comme une alliance sur fondement communal. Le premier mythe de fondation apparaît vers 1470, l'héroïsation étant une réponse aux reproches de parjure et de rébellion adressés par les Habsbourg d'Autriche, alors même que les Confédérés commencent par s'allier à eux dans les guerres contre le duc de Bourgogne: identité et altérité naissent du même mouvement.

L'une des grandes originalités de l'ouvrage consiste en l'étude des multiples liens avec l'étranger de l'ancienne Suisse. La migration militaire est la plus évidente; plus originale est l'analyse de son évolution jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle: si les mercenaires permettent d'exporter

les coûts de guerre très lourds, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la liberté des chefs de guerre est fortement réduite et le recrutement se fait de plus en plus international. On lit avec délices le chapitre sur les migrations liées au travail, et pas seulement parce qu'il y est question des pâtissiers-confiseurs des Grisons qui développent leur commerce à destination des cafés, des lieux de consommation et de discussion aristocratiques à l'échelle de l'Europe du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. André Holenstein présente les migrations liées au secteur du bâtiment ou des arts et insère les parcours individuels de quelques lettrés en poste à l'étranger dans les mouvements résultant de leur activité de précepteurs, et rappelle la politique d'intégration des calvinistes du XVI<sup>e</sup> siècle, puis des huguenots. Dans un espace pauvre en matières premières, le commerce prend d'emblée une importance essentielle, si bien que les alliances conclues avec les puissances étrangères peuvent être comprises comme des transferts de ressources. L'une des clés du succès de la production d'articles de luxe et du commerce de l'argent est à chercher dans l'exploitation de la situation de carrefour géographique et linguistique. L'affirmation et le positionnement des cantons sur la scène internationale résultent des prépondérances voisines (d'abord espagnole avec Milan et la Franche-Comté donc par antagonisme française) et de la nécessité de recourir à un système d'alliances multilatérales, lourdes d'interdépendances aussi au niveau local et dans la formation de l'Etat suisse. Tandis que l'Etat suisse et sa neutralité sont juridiquement reconnus en 1815, une hésitation profonde persiste entre adaptation pragmatique à l'environnement européen (dans l'économie), et ouverture peureuse (dans la diplomatie) voire conscience missionnaire (dans la culture). Plus qu'aucun autre pays en Europe, la Suisse, résume André Holenstein, doit sa naissance et son existence

pérenne à ses interdépendances avec les Etats plus vastes.

André Holenstein combine de façon très convaincante un discours engagé de destruction des mythes et une analyse historique novatrice de l'histoire suisse du point de vue transnational. A l'instar du propos, l'écriture du livre est limpide et brillante. Au lieu de perdre le lecteur dans un dédale de renseignements, André Holenstein nous livre une présentation synthétique appuyée sur des données rassemblées dans des tableaux reposant sur une érudition sans faille. Ce livre est utile aussi bien pour l'historien de métier auquel il apporte des données précises qu'au public intéressé désireux de lire une histoire fiable et bien écrite. C'est une très belle réussite.

*Claire Gantet (Université de Fribourg)*

Thomas Bürgisser  
**Wahlverwandtschaft zweier  
 Sonderfälle im Kalten Krieg**  
 Schweizerische Perspektiven  
 auf das sozialistische Jugoslawien,  
 1943–1991

Quaderni di Dodis 8 (2017), 642 S., € 14.80

In einer Ausgabe vom März 2005 verwendete die Monatszeitschrift *NZZ-Folio* einen Dampfkochtopf als Illustration der Frage «Jugo – wer soll das eigentlich sein?». Der Subtext des Bildes war leicht zu entschlüsseln. Die jugoslawischstämmige Bevölkerung in der Schweiz galt vielen als «schlecht integriert, ohne Ausbildung, kriminell und gewaltbereit», ihr Herkunftsland als Krisengebiet (19). Mit diesem Bild leitet Thomas Bürgisser seine Dissertation zu Schweizer Wahrnehmungen des sozialistischen Jugoslawien ein. Er übernimmt es aber nicht in seiner plumpen Suggestivität, sondern kapert die Metapher und deutet sie produktiv für seine eigene These um: Das Kochgerät sei nicht nur

ein häuslicher Gefahrenherd, sondern trage auch andere Bedeutungen. In den 1960er-Jahren war der Dampfkochtopf ein Schweizer Symbol für Modernität und Stabilität, was Bürgisser in Analogie zur Schweizer Wahrnehmung Jugoslawiens setzt. Diese unterlag diachronen Veränderungen und synchroner Diversität. Dies aufzuzeigen, ist das Hauptanliegen der in sechs chronologisch-thematische Kapitel strukturierten Untersuchung.

Das empirische Fundament der Analyse bildet eine beeindruckende Fülle von Schweizer Archivdokumenten, publizierten Quellen und Gesprächen, die der Autor mit Zeitzeuginnen und Zeitzeugen geführt hat. Methodisch nähert sich Bürgisser seinem Gegenstand über die Diskursanalyse sowie mittels einer kulturhistorisch verstandenen Geschichte des Politischen: Im Fokus der Untersuchung stehen die Wahrnehmungen, Zuschreibungen und *mental maps*, die zum sozialistischen Jugoslawien in Schweizer Medien, Institutionen und spezifischen sozialen Milieus zirkulierten. Das Einfangen diskursiver Polyfonien ist eine der grossen Stärken von Bürgissers Monografie.

Bereits vor der Gründung des sozialistischen Jugoslawien 1943 bestanden Verflechtungen zwischen den beiden geografischen Räumen: Im frühen 20. Jahrhundert sympathisierten vor allem Westschweizer Konservative mit Serbien, das als Klein- und Binnenstaat mit einer bäuerlichen Bevölkerung anschlussfähig war an romantisierende Vorstellungen der Alten Eidgenossenschaft. In dieser Wahrnehmung kristallisierte sich bereits eine der Leitthesen von Bürgissers Untersuchung heraus: Analogienproduktion bei gleichzeitiger Exotisierung stellte ein langfristig stabiles Charakteristikum des Schweizer Blicks auf Jugoslawien dar.

Die Gründung des sozialistischen Jugoslawien weckte die Sympathien neuer Kreise. Sozialistische Aktivistinnen und Aktivisten unterstützten die Truppen

Josip Broz Titos während des Krieges mit medizinischer Hilfe und nahmen in der unmittelbaren Nachkriegszeit an Infrastrukturprojekten teil. Die Schweizer Regierung tolerierte diese Aktivitäten nicht nur, sondern stand ihnen oft wohlwollend gegenüber. Die Hilfeleistungen versprachen, den am Kriegsende angeschlagenen Ruf der Schweiz zu verbessern und einen ersten Kontakt zu den neuen Herrschern in Belgrad herzustellen. In der Tat entfernte sich die Basis der «Wahlverwandtschaft» im Verlauf des Kalten Kriegs immer deutlicher von ideologischen Affinitäten. Finanzsektor, Exportindustrie und Tourismus waren die wichtigsten Katalysatoren der Verflechtung. Damit war das Verhältnis zu Jugoslawien alles andere als ein Sonderfall der Schweizer Nachkriegsgeschichte. Auf politischer Ebene waren es Diskussionen um Blockfreiheit und Neutralität, Föderalismus und Zivilverteidigung, welche Schweizer Beobachterinnen und Beobachter immer wieder zu einer intensiven Auseinandersetzung mit Jugoslawien veranlassten. Politische Weichenstellungen konnten diese meist auf spezialisierte Milieus beschränkten Diskussionen jedoch nie beeinflussen, was auch die Grenzen der von Bürgisser postulierten «Wahlverwandtschaft» aufzeigt. Zweifel an der Wirkmacht des schweizerisch-jugoslawischen Austauschs nährt auch die Tatsache, dass der reisefreudige Tito die Schweiz nie besuchte. Diesen argumentativen Reibungspunkt thematisiert Bürgisser zwar, doch hätte diese Beobachtung eine tiefere Auseinandersetzung verdient.

Abschliessend legt Bürgissers Untersuchung dar, wie sich Schweizer Wahrnehmungen jugoslawischer Immigrantinnen und Immigranten über die Zeit veränderten. Bis Ende der 1980er-Jahre als weitgehend unproblematische Minderheit angesehen, erfuhren die Jugoslawinnen und Jugoslawen in den 1990er-Jahren einen massiven Imageverlust. Wie Bürgisser

schlüssig argumentiert, war dieser Meinungsumschwung an den Prestigeverlust und die Zersplitterung des Herkunftslandes gekoppelt. Die Kriege im ehemaligen Jugoslawien verleiteten zu Zuschreibungen, welche eine stereotypisierte «Balkanmentalität» als bestimmenden Faktor der blutigen Konflikte identifizierten – der «Jugo» als wandelnder Dampfkochtopf. Bürgisser zeigt auf, dass diese Zuschreibungen nicht auf langfristig stabilen Deutungsmustern fußen, sondern vielmehr einen Bruch mit früheren Wahrnehmungen der jugoslawischen Migrantinnen und Migranten in der Schweiz darstellten.

Bürgissers wichtigstes Verdienst ist das Schliessen einer überraschend grossen Forschungslücke. Für weitere Untersuchungen zu verwandten Fragestellungen bietet sein thematisch wie zeitlich breit angelegtes, aber stets minutiös recherchiertes, faktendichtes und sorgfältig argumentierendes Werk ein hohes Mass an Orientierung und Inspiration. Darüber hinaus eröffnet «Wahlverwandtschaft zweier Sonderfälle im Kalten Krieg» eine unaufgeregte historische Perspektive auf die Migration von Gedanken, Meinungen und Menschen zwischen Südosteuropa und der Schweiz. Damit schafft es Deutungsangebote, die in aktuell geführten Identitäts- und Migrationsdebatten um Doppeladler, «Balkanraser» und «Jugo-Mentalität» von unschätzbarem Wert sind.

*Felix Frey (Universität Bern)*

**Patricia Purtschert, Harald Fischer-Tiné (Hg.)**  
**Colonial Switzerland**  
 Rethinking Colonialism from the Margins

Palgrave Macmillan, Basingstoke 2015, 323 S., € 31.60

Der Titel des vorliegenden Sammelbandes mag bei manchen Leserinnen und Lesern

auf Unverständnis gestossen, was bedeutet «Colonial Switzerland»? Dabei knüpft der Band an eine jüngere Auseinandersetzung an, die in kaum einem anderen europäischen Land so konsequent und kritisch geführt wird wie in der Schweiz. Im Mittelpunkt steht die Frage nach der Rolle des europäischen Kolonialismus in der Geschichte eines nicht direkt daran beteiligten Landes. Der Einstieg in die Lektüre gestaltet sich etwas sperrig, weil nicht die dem Titel innewohnende Schärfe als Ausgangspunkt dient, sondern mit der postkolonialen Theorie begonnen wird. Dieses Vorgehen kann zunächst für Irritation sorgen, denn wer mit dem *postcolonialism* vertraut ist, dem erschliesst sich hier nichts Neues, und für Einsteiger\*innen ist die Lernkurve zu steil. Aber es macht sich bezahlt, diesen Eingangsimpuls zu unterdrücken und sich konsequent den Beiträgen zuzuwenden.

Bernhard C. Schärs Text besticht durch seine Struktur und die luzide Argumentation. Schär vermag ein Bild der Schweiz im 18. und 19. Jahrhundert in ihrer Widersprüchlichkeit zu entwerfen: Sein Bogen verbindet das patrizische Bürgertum im Basel des späten 19. Jahrhunderts mit den intellektuellen Vorleistungen von Zürcher Angehörigen der europäischen *république des lettres* im frühen 18. Jahrhundert. Er beschreibt, wie die Letzteren Denkfiguren wie Neutralität und Internationalität entwickelten, die ab dem späten 19. Jahrhundert eine spezifisch schweizerische Weltsicht prägten.

Pascal Germanns Beitrag schliesst routiniert und quellengesättigt eine Forschungslücke, indem er «rassenanthropologische» Diskurse in Europa und die Etablierung einschlägiger Praktiken der Gewalt und Diskriminierung auf einer transimperialen und transnationalen Ebene diskutiert. Für mit dem Feld Vertraute werden durch Germanns Arbeit viele Vermutungen bestätigt. So zeigt es sich, dass mit der

Einführung verbindlicher «wissenschaftlicher» Praktiken europaweit die Grundlage für eine beispiellose Rassifizierung des Denkens geschaffen wurde, die sich nach 1900 mit beispiellosem Erfolg durchsetzte. Lukas Meiers Beitrag stellt ein so interessantes wie wenig bekanntes Beispiel von Kooperation in einem kolonialen Kontext vor, die schweizerisch-französische Kooperation in der Herstellung von Wissen über Côte d'Ivoire. Er bietet eine aufschlussreiche Auseinandersetzung mit der Frage, wie schweizerische Wissenschaftler nach dem Zweiten Weltkrieg von der Kolonialisierung Westafrikas profitierten.

Andreas Zanger steuert eine Studie zu schweizerischen Netzwerken im kolonialisierten Südostasien zwischen 1850 und 1930 bei. Er leistet damit einen gewichtigen Beitrag zu einer transimperialen Wirtschaftsgeschichte der Schweiz im 19. Jahrhundert (siehe etwa S. 96 ff.), weshalb sein gelungener Text zu den zentralen Schriften des Bandes zu zählen ist. Angela Sanders' diskursanalytisch fundierte Auseinandersetzung mit schweizerischen Communitys in Peru greift erneut das Motiv der Übertragung idealisierter Vorstellungen von *swissness* auf ein selbst gewähltes Exil oder die Situation von Expats auf. Mit beachtlicher analytischer Schärfe führt Sanders viele verschiedene Fäden zusammen und konturiert ein sehr spezifisches Bild schweizerischer Emigrationskonfigurationen, in dem Strukturen und Bruchlinien, wie sie exportiert und konserviert werden, deutlich zutage treten. Rohit Jain leitet schliesslich einen – gemessen an der Perspektive und dem in der Einleitung evident gemachten theoretischen Anspruch des Bandes – überfälligen Perspektivenwechsel ein. Er entwickelt eine Sicht auf die Erfahrungen von Migrantinnen und Migranten in der Schweiz, die gegenwärtige Globalisierungserfahrungen mit postkolonialer Theoriebildung in Beziehung setzt.

Ruramisai Charumbira eröffnet an-

schliessend – ebenfalls verhältnismässig spät für einen solcherart theoretisch und methodisch verorteten Band – eine analytische Auseinandersetzung mit der Kategorie Geschlecht. Am Beispiel der in den 1930er-Jahren nach Südafrika ausgewanderten Ärztin Bertha Hardegger legt sie analytisch scharf und methodisch fundiert dar, wie eine hoch qualifizierte Frau aus Europa auf der Suche nach beruflichen Perspektiven ins kolonialisierte Südafrika kam. Patricia Purtschert knüpft daran mit einer dichten Beschreibung der iterativen Verstärkung und Erneuerung von *swissness* im Kontext alpinistischer Leistungen an, wie sie im Himalaya der 1950er-Jahre vollbracht wurden. In der spannenden und hervorragend gelungenen Verbindung von theoretischer Perspektive und forschungspraktischer Anwendung entwirft Purtschert hier eine dritte Perspektive auf den Topos Schweiz und die Berge.

Patricia Hongler und Marina Lienhard gewähren Einblicke in die Vorstellungen und Perspektiven junger Schweizerinnen und Schweizer, die sich zwischen 1940 und 1970 zu Auslandsaufenthalten in kolonialisierten beziehungsweise postkolonialen Ländern entschlossen. Sie zeigen vor allem die Infrastruktur auf, die in der Schweiz zur Unterstützung solcher Aufenthalte zur Verfügung stand. Dabei nehmen sie die Tropenschule und das Feld der Entwicklungshilfe in den Blick. Ihre Ergebnisse runden einen Befund ab, der sich auch in anderen Aufsätzen (vor allem Zanger und Sanders) findet: Emigration beziehungsweise ein Engagement als Expat im schweizerischen Kontext im 19. und 20. Jahrhundert stellte durchaus eine gesamtgesellschaftlich erwünschte Option dar, die eng mit «nationalen» Zielen im weitesten Sinne verknüpft war. Harald Fischer-Tiné arbeitet einen nur auf den ersten Blick widersprüchlichen Aspekt heraus: Er beschreibt die «andere» Schweiz, die am Beginn des 20. Jahrhunderts als

Operationsgelände und Rückzugshafen für antikoloniale Initiativen diente, anhand zweier Fallstudien: der indischen Feministin Shyamji Krishnavarma und der sogenannten Zürcher Bombenverschwörung. Fischer-Tiné gelingt eine hervorragende Verbindung zwischen seinen Fallstudien und den zeitgenössischen schweizerischen Interessen und Zielen.

Auch Ariane Knüsel begibt sich auf das Terrain eines wenig bekannten Aspekts schweizerischer Geschichte, indem sie die offiziellen Vorstellungen von China und die Erzeugung von Wissen über das Land untersucht. Dazu unterzieht sie die Berichte des in den 1920er-Jahren am schweizerischen Generalkonsulat in Shanghai tätigen Friedrich Kästli einer Diskursanalyse. Knüsels Aufsatz zeigt, wie Repräsentanten und Mittelsleute zur Erzeugung und Stabilisierung wirkmächtiger kollektiver Vorstellungen eines kolonialisierten Anderen beitragen. Anne Lavanchy bezieht sich auf ein verbreitetes gegenwärtiges Problem pluralistischer Gesellschaften: Deren Institutionen gelingt es bislang nur in den wenigsten Fällen, der Diversität der sozialen Wirklichkeit umfassend gerecht zu werden. Dass sich das Konzept der *whiteness* für die Analyse rassistischer und rassifizierender Strukturen bestens eignet, geht aus ihrem Beitrag sehr anschaulich hervor, der sich mit dem Umgang der Schweizer Behörden mit binationalen beziehungsweise «gemischten» Paaren auseinandersetzt.

Das Nachwort von Shalini Randeria knüpft an die zentralen Arbeiten postkolonialer Theoriebildung an. Der zentrale Aspekt ihrer bemerkenswerten Analyse liegt in der Aussage, dass die schweizerische Geschichte sich nicht allein innerhalb der Schweiz zugetragen habe und nur unter Berücksichtigung der «auswärtigen» Anteile zu verstehen sei. Tatsächlich bietet der Band eine gelungene Gesamtübersicht. Damit geht *Colonial Switzerland* mühelos

über die im Titel definierten Erklärungsansprüche hinaus. Die starke Verflechtung der Schweiz mit den europäischen Nachbarn etwa tritt in vielen der Beiträge zutage. Die kaum auflösbare Verwicklung des Erfolgs vieler exportstarker schweizerischer Unternehmen mit kolonialen Resourcen, Praktiken und Netzwerken wird sichtbar gemacht. Die moderne Schweiz wird damit als auffällig stark angebundener Knoten in einer – im Widerspruch zum eigenen Selbstbild – keineswegs neutralen Weltordnung erkennbar. Auch die vielfältige staatliche (und nicht staatliche) Ermunterung und Unterstützung der Bürgerinnen und Bürger zur Mobilität ausserhalb der Landesgrenzen, die in krassem Widerspruch zu der schweizerischen Selbstgefügsamkeit steht, die im Selbstbild etwa der SVP stark zum Tragen kommt, wird in diesem Band an vielen Stellen deutlich.

Diese Verdienste werden durch kleinere Schwächen nicht geshmälert. Erstens lässt sich kritisieren, dass die Repräsentativität der beschriebenen und analysierten Aspekte für Leserinnen und Leser schwer nachzuvollziehen ist, weil praktisch an keiner Stelle eine quantitative Abschätzung stattfindet. Besonders bei Zanger, aber auch bei Sanders, Hongler/Lienhard, Jain und Meier bleibt unklar, welche Reichweite der untersuchte Vorgang hatte, obwohl immer wieder erwähnt wird, dass es keine Randphänomene waren. Damit wird die Chance vergeben, verbreitete Vorstellungen, wonach solche Verflechtungen nur eine kleine Minderheit betroffen hätten, nachhaltig zu untergraben. Der zweite Kritikpunkt betrifft die Repräsentativität nach innen. Der Ausrichtung des Bandes zum Trotz bleiben schweizerische Perspektiven dominant, nur in einigen Untersuchungen, neben Jain und Lavanchy auch Fischer-Tiné, werden die Sichtweisen und Blickwinkel teilweise umgedreht. Zudem bleibt der Fokus sehr stark auf der Deutschschweiz, während die Romandie

in nur drei Beiträgen angesprochen wird. Drittens ist die Organisation des Bandes in Teilen etwas inkohärent. Vielleicht wären eine chronologische Gliederung oder eine stärkere Aufteilung in theoretische und stärker empirische Beiträge lohnenswerter gewesen als die vorliegende Anordnung.

In Summe nehmen sich diese kritischen Aspekte aber deutlich kleiner aus als der Mehrwert dieses faszinierenden, breiten und zugleich tiefschürfenden Buches, dem eine breite Rezeption über die akademische Öffentlichkeit hinaus zu wünschen ist.

Wolfgang Goederle (Graz)

Claude Hauser

**La Chine en partage**

Ding Zuoshao – Auguste Viatte: une amitié intellectuelle au XX<sup>e</sup> siècle

Editions Alphil/Presses universitaires suisses, Neuchâtel 2018, 158 p., CHF 25.–

On connaît par les travaux antérieurs de C. Hauser le Viatte (1901–1993) internationaliste en séjours ou en résidence en France, au Québec, aux Etats-Unis. Grâce à une documentation de proximité entre lui et un correspondant chinois francophile et grâce aux Mémoires de ce dernier, C. Hauser explore un autre continent, une autre aventure d'ouverture de Viatte, cette fois en Chine nationaliste, puis révolutionnaire.

Viatte rencontre Ding Zuoshao (1901–1990) pour la première fois au Café Harcourt, place de la Sorbonne, le 1<sup>er</sup> janvier 1930. Il revient alors d'un long voyage en Orient en 1928–1929 dont il a tenu un journal, conservé aux Archives de la République et du Canton du Jura à Porrentruy; déjà, il aime «se bercer de la différence des êtres» (p. 21). Ding Zuoshao est à Paris depuis 1928, inscrit en vue d'une thèse en droit commercial à la Sorbonne après des études à l'Université jésuite Aurore

de Shanghai où il a appris le français. Les deux hommes se fréquentent à l'Association amicale franco-chinoise à laquelle Viatte s'est joint pour apprendre le chinois; il perfectionnera le mandarin auprès de son jeune ami chinois qu'il aidera à mettre sa thèse en forme.

L'étude de C. Hauser loge à la double enseigne des usages de la correspondance et des écrits personnels (Mémoires) et des transferts culturels. L'ami chinois retourne chez lui en 1931 et leur correspondance se poursuit jusqu'en 1940. Après une rupture qui s'explique par l'itinéraire idéologique haut en couleur de Ding Zuoshao, l'échange épistolaire reprend en 1952 et durera jusqu'à la mort du militant tous azimuts chinois. Les transferts culturels dont les deux amis sont les acteurs connaissent un bilan dans les Mémoires de Ding Zuoshao, «L'armée perdue» dont la publication en France par la journaliste du *Monde* Catherine Lamour sous le titre «Enquête sur une armée secrète» (1975) a quelque chose d'aussi rocambolesque que la vie même du militant et idéologue chinois.

Il n'a pas dû être aisé pour l'auteur de suivre son correspondant dans ses tribulations; surtout qu'il a fallu à l'historien de l'Université de Fribourg traverser l'histoire de la Chine de sa phase nationaliste à sa phase communiste, lire une documentation et un corpus d'études en mandarin, en anglais, en allemand pour actualiser «les potentialités d'une microhistoire transnationale des circulations et des échanges culturels» (146). L'auteur a réussi à bien identifier les passerelles intellectuelles et politiques entre l'Orient et la France dans une histoire d'une évidente complexité et dans la chevauchée d'un anticomuniste virulent. C'est de francophilie certes qu'il s'agit dans ces transferts, mais l'échange d'idées dans les lettres, articles et publications montre comment l'ami chinois compose avec le totalitarisme européen (Viatte, «L'Extrême-Orient et nous»,

1942), avec le nationalisme radical (celui du Guomindang), avec la néo-dictature, avec le fascisme des années 1930 attrayant lors du conflit sino-japonais de 1937 («La Chine, le Japon et la justice internationale», 1938), avec l'expansion du communisme, la décolonisation, la guerre froide. Ding Zuoshao s'approprie l'expérience française, européenne, russe, l'adopte et l'adapte. Autant de sujets, abordés aussi dans une cinquantaine d'articles de Viatte dans *La Vie intellectuelle*, sur une longue période de temps durant laquelle Viatte accompagne son indéfectible ami, se révélant tout aussi empathique que critique.

Ce voyage savant avant le temps et au moment du «rideau de bambou» est mené dans un récit à rebondissements vécus et provoqués par Ding Zuoshao qui nous fait traverser le siècle, voir l'ascension de la Chine et d'un autre communisme, apercevoir déjà la CIA à l'œuvre.

C. Hauser présente un Viatte franco-phile chez lequel le lecteur voit singulièrement mieux depuis quand et comment s'est façonnée sa sensibilité à la francophonie et par quelle originalité elle est passée. L'historien est demeuré critique envers son sujet notant que Viatte «n'a pas toujours su éviter l'écueil d'une crispation nationaliste face aux conflits de la décolonisation et aux indépendances pourtant irréversibles sur les terrains indochinois ou algérien» (149).

*Yvan Lamonde (McGill University)*